

L'ÉTAT DE LA PAROLE.

COMME EN UN JOUR.

PASCAL RIOU.

Et tu sais bien,
ne sais que trop sans doute,
pour avoir lu les doctes
ou juste vivre en désirant toujours,
que les mots ne sont le monde
ni son ardeur ni son usure
ni les matins toujours insus
et si ne reste sur la page
que déjà l'élan d'amour
tu devras remercier et ne point trop vouloir
qu'aussi viennent les fruits, le murmure des herbes,
la déroute des nuages et tout le suc d'été.

Oui coupés nous le sommes
puisque nous parlons
et nos mots des épées ou plutôt l'épervier
qui ne garde du fleuve
qu'un bref scintillement.

Mais puis, quoi donc dans ce soir
sachant cela ?
Se taire ou bien bredouille rabattre
sur le corps un cri brutal et vain ?

Ou bien comme une masse
avec les loups jappant pour ne rien dire
poings levés ou mains arquées, grande salutation
aux haines rouges et noires
où s'engloutit le siècle ?

Dès lors la parole devant toi
encore et à venir
aussi close soit ta voix
et sachant que la lettre
ne garde qu'en promesse la sève
à naître encore,
la liane des eaux froides sur le corps raffermi,
tu tendras à bout de lèvres,
de souffle ou bien de fièvres
les mots vers une, l'inconnue,
chacun.

Coupés nous sommes, certes,
par la parole, et donc aimants
enfin sortis de nous.

Car les mots
— pour peu qu'un vent les brasse
au delà de nos prises —
ne sont qu'un pur salut
rendu au monde, à tout
ce qu'aveugles nous prenons de la terre
et du temps, à l'autre
restitués pour que vive affranchie
en alliance nouvelle
l'emprise que nous sommes sous le ciel
lui, notre offrande.

Parole de poésie comme gagne la flamme
en sacrifice du soir,
ou telle ces galets roulés
par la course instable des eaux
et qui reprennent force
quand la main les accueille,
oui telle pierre lavée où se reçoivent encore
la haine enracinée, les désirs saccagés
toujours enfiévrés du présent qui s'épuise,
les ongles rognés par la mort
et nos corps qui se heurtent,
ne trouvent pas le port
et quémangent pourtant
— ils savent mais ne l'obtiennent —
la caresse profonde ou les pleurs
de l'enfance.

Car bien sûr, en tremblant
tu plonges
la bouche avide et sourde
vers le ventre farouche,
la toison et son suc
comme on se donne aux vagues ;
mais là aussi, et c'est douceur brisée,
entre l'homme et la femme
parmi nous si souvent
quel festin d'impuissance !
(Alors que nous mendions
jusqu'à la nuit franchie
la soif et puis la faim admises
et renouées.)

.....

À nouveau la lune pleine,
le ressac des grillons
et ton père bavant, incapable de dire
et se pissant dessus ;
oui tu veux comprendre
(et t'entêtes et ne te résous pas)
qui conjugue cela.

Car la mort, tu l'admets,
soit l'écharde de l'aube, mais la bave
et le râle
pour un fruit convoité, Moteur des Luminaires,
le prix est ordurier, on ne l'accepte pas.

Reste et c'est aussi vérité
sans fin
la procession de la beauté ;
tant d'images qui se prosternent
dans le charroi des siècles,
ces linges qui épousent blessures et famines
ou le reflux du sang, son caillot sur le jour,
puis la chair juste mûre comme sortant des eaux,
la montagne et le vent, la face tuméfiée
et la gloire impensable.

Allez,
que se lève et s'endorme la parole
où vibrent bien distincts
le râle et le soupir, l'échec
et puis la grâce,
et toi ma grande nuit
qu'entre eux deux tu te glisses
et nous bénisses enfin.

Nous parlons dans nos tueries
nous parlons parce que nous aimons
et que par nous jamais l'amour
ne s'accomplit ni ne s'achève.

Pascal RIOU.

